divinement les paysages et les hommes de sa tendresse émue de poète. Ainsi a-t-il pu faire revivre, en d'admirables pages, Santillane la morte, ville de tristesse millénaire et de silence, où la pulsation du temps semble une stagnation de l'éternité, où ne vibrent plus que le glas des cloches de la Collégiale et la psalmodie du rosaire égrené au seuil des maisons par de vieilles femmes taciturnes, pierres vénérables dont émane tout de même une vie spirituelle intense : « l'arôme inextinguible de dix siècles de vie humaine, d'art, de pensée ». C'est dans une telle ville que Don Jésus de Ceballos, héros du roman, va mener une enfance désolée, déjà touchée de la crainte de vivre et où son imagination ardente, excitée par tous ces souvenirs, se développe malgré les contraintes ; une de ces enfances sans affections, sans rires, sans baisers, qui laissent au cœur une mélancolie incurable et déterminent les vocations des grands mystiques ou des grands réprouvés. Jésus deviendra l'un et l'autre, un rebelle, un aboulique inapte à toute autre vie que celle du rêve, un mystique sans la foi. Elevé entre une mère démente et un père rigide, vieil hidalgo de buste cervantesque, fou et sublime Quichotte d'une Espagne moribonde, lequel tentera de lui inculquer ses instincts religieux et guerriers, ses idées d'autorité et de tradition, les songes archaïques de sa caste, il essaiera bien d'échapper par la révolte à la fatalité qui pèse sur sa ville, sur sa lignée et sur sa race, de se transformer en homme moderne; pour donner le vol à son âme, cet hidalgo émancipé courra le monde, au vent des plus folles aventures. Mais c'est en vain qu'il renouvelle l'équipée de son compatriote Gil Blas : le temps n'est plus où l'on pouvait vivre ses rêves. Désabusé, le cœur meurtri, l'esprit en déroute, lassé d'anarchie, de science et d'amour, comprenant que le passé l'a pour toujours marqué de son sceau, il devra revenir chercher la paix à Santillane, dans l'atmosphère ancestrale. Mais c'est trop tard; sa volonté est morte, comme la petite ville, comme sa caste : et il ne peut qu'assister, impuissant, à toutes ces lamentables décadences.

MARCEL ROBIN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Diglossie, dignomie. — St. A. Xanthoulidis : *Epitomos historia tis Kritis ;* Elliniki ekdotiki hetairia, Athènes.— Gérasime Marcoras. —J.-N. Gryparis : *Æschylou hepta epi Thebas ;* « Néa Zoï », Alexandrie. — Spyros Melas : *To khalasmèno spiti ;* Eleftheroudakis, Athènes. — Pandelis Horn : *Melanchra ;* « Panathinaia », Athènes.—Paulos Nirvânas : *Maria Pentayotissa ;* « Néa Zoï », Alexandrie. — Z. Phytilis : *Nitsa :* Coromilas, Constantinople. — S. Skipis : *Haya-Barbara ;* Peyrillier, Le Puy en Velay. — Memento.

Sans verser dans le travers irritant de ceux qui jettent le dédain sur les faibles, et volontiers les incriminent dans l'épreuve, on peut dire que les derniers événements grecs ont environné l'Hellénisme

d'une certaine défaveur. L'Europe, cependant, y a bien sa part de responsabilité. Hors du terrain diplomatique et de ses compromissions, il n'est pas douteux que le cosmopolitisme et les formes d'éducation qui s'y rattachent n'entraînent chaque jour la Grèce moderne à s'exprimer autrement que du fond de son âme et de sa race. La Grèce souffre de n'être pas elle-même et de se découvrir impuissante à se reconquérir. De là son indécision. Cette indécision, Psichari en concrétisait récemment les causes dans une formule brève et d'aspect paradoxal : **Diglossie, dignomie.** Par là même était indiqué le remède.

Avoir deux langues, expliquait l'auteur du *Taxidi ;* c'est se partager en deux. Car la langue est autre chose qu'un écho, qu'un simple écho ; elle sort des profondeurs de l'individu. C'est avec le langage que l'esprit fait sa récolte et son aumône. La Grèce ne retrouvera son âme qu'avec son langage naturel.

Ce n'est pas ici le lieu de refaire le procès du grec épuré, de la langue scolastique, et je ne sais s'il est coupable de tous les crimes dont le réquisitoire de Psichari l'accuse sans nul ménagement ; mais il caractérise admirablement cet esprit d'imitation docile, qui va de pair avec l'acceptation sans contrôle des modes étrangères et qui est destructeur de toute profonde initiative.

Oh ! je sais bien que les influences externes n'entament pas le fonds ethnique ; mais leur intrusion à titre exclusif met celui-ci aux prises avec le problème des directions et de l'équilibre. L'irrésolution s'ensuit ; et le champ reste ouvert à l'impulsivité, quand viennent les heures de crise.

Une certaine similitude de milieux et d'âmes entraîne ainsi, depuis la Révolution turque, un certain parallélisme d'événements entre Constantinople et Athènes.

Les sursauts de nationalisme aigu sont généralement la rançon d'un abandon trop prolongé des droits qui s'attachent à la spontanéité racique.

N'ayant à nous préoccuper ici que du phénomène intellectuel, nous pouvons dire que les Grecs nous semblent d'autant plus excusables d'avoir cru à la possibilité de restaurer les formes antiques de leur langue que ce préjugé, malgré ses origines occidentales, flattait chez eux directement l'amour-propre national.

Chose remarquable, chaque fois que s'avive le danger, il semble que l'âme hellénique reprenne sa vraie conscience. En fait, dans chaque convulsion, le Popularisme puise de nouvelles forces. A la grande floraison poétique des Iles Ioniennes, au début du dernier siècle, coïncide l'effort désespéré des luttes de l'Indépendance.

Après la dernière guerre gréco-turque, il y eut une poussée du

Popularisme, et le grain semé depuis la mort de Valaoritis, une vingtaine d'années auparavant, parut fructifier tout à coup à la faveur du Symbolisme. L'œuvre des Vilaras et des Solomos développée par les conteurs de terroir englobait enfin la prose elle-même, et la *Techni* groupait un instant tous les écrivains d'avant-garde. La mode étrangère fit dévier le mouvement.

L'angoissant problème crétois et toutes les difficultés qui s'y rattachent vont-ils avoir la même vertu d'exaltation?

La Grèce, en tout cas, ne peut faire autrement que de porter sa curiosité sur le passé de l'île-sœur, et l'enseignement qu'elle en retirera doit porter ses fruits.

A ce titre, l'**Abrégé d'histoire de la Crète**, que le savant éphore des antiquités crétoises, M. Stephanos Xanthoulidis, vient de mettre au jour rendra les meilleurs services. M. Xanthoulidis est un érudit consciencieux et un véritable lettré, à qui l'on doit d'intéressantes pages sur le vieux poète *Sachlikis et les avocats crétois au temps de la domination vénitienne (Panathinaia*, juillet 1909).

Oui, en vérité, ces poètes, les premiers qui aient employé le néo-grec, les Cornaro, les Chortatzis, les Drymitinos, les Sachlikis vivaient l'existence de leur époque, et leurs œuvres, outre qu'elles sont des documents historiques de premier ordre, gardent le charme immortel de ce qui a poussé spontanément.

C'est pourquoi l'étude du passé crétois peut affermir la conscience intellectuelle de la Grèce. Tout ce qui jaillit spontanément du sol natal, tout ce qui touche au folk-lore a la même vertu rédemptrice. Gneftos publie aux colonnes de *Panathinaia* des *chants populaires Rhodiens*, dont l'expressivité est incomparable. Sobriété de traits, vigueur émue, souplesse du rythme signalent à notre intérêt des pièces comme *le Naufrage*.

Et c'est merveille de retrouver ces qualités foncières du tempérament grec dans les vers de tels poètes restés à l'écart des modes.

Elles éclatent dans la poésie de **Gérasime Marcoras**, de Corfou, le beau vieillard, dont *le Serment* est un monument lyrique élevé à la gloire des malheureux réfugiés crétois.

Le sujet du poème : une orpheline qui retourne dans sa patrie pour y retrouver son fiancé et qui ne retrouve qu'un fantôme.

Mais ce fantôme est celui d'un héros qui a préféré la mort à l'esclavage. Né en 1826, Marcoras est le dernier des romantiques heptanésiens, disciples de Solomos, dont à *Néa Zoï* l'érudit De Viazis commence d'étudier les figures émouvantes. Nous citerons Tertzetis, le poète de *Corinne et Pindare*, qui a quelque chose de Keats, Antoine Martelaos, plus fougueux, tous plus ou moins influencés de Schiller et d'Hugo Foscolo. Marcoras, leur héritier direct, est le plus gracieux de tous et l'un des plus spontanés, dans sa modestie même;

car il ne publia que bien tardivement, vers 1890, le recueil de ses œuvres poétiques, et nous sommes heureux qu'un fragment emprunté au *Serment* et reproduit par *Néa Zoï* nous soit prétexte à attirer aujourd'hui l'attention sur le poète. *Le Serment*, que suivirent *les Petits voyages*, est à bon droit considéré comme le chef-d'œuvre de Marcoras et ne se peut comparer qu'à l'*Evangéline* de Longfellow. Marcoras a chanté exclusivement dans la langue et le rythme populaires.

Nous pensons que cette langue est indispensable aujourd'hui pour les Grecs à l'intelligence des chefs-d'œuvre même de l'antiquité. Telle était l'opinion de cet autre Ionien Jacques Polylas, qui traduisit l'*Odyssée*, et nous nous trouvons confirmés dans cette façon de voir par l'adaptation versifiée des **Sept contre Thèbes** que nous donne aujourd'hui le très pur poète J. N. Gryparis. Il est peu de traductions qui parviennent à épouser aussi étroitement que celle-ci le rythme du texte, tout en en respectant la littéralité.

Un art savant et très averti y présida.

Ce n'est point ici le ton klephtique affectionné par Pallis et qui pouvait servir à donner je ne sais quoi de savoureusement moderne à une épopée comme l'*Iliade*. L'allure générale du drame eschyléen ne s'en fût point sans doute accommodée facilement ; mais le meilleur éloge que l'on puisse faire peut-être de cette transposition, c'est de dire qu'elle forme le digne pendant du *Prométhée* de Calosgouros. Et comme par hasard — est-ce bien par hasard ? — voici que les *Sept contre Thèbes* récupèrent une actualité saisissante ; car ce qui remplit la pièce d'un bout à l'autre, comme le dit Alexis Pierron :

C'est la terreur et la pitié, c'est le destin de cette ville que menacent l'incendie et le pillage.

La force du génie d'Eschyle réside en son incomparable faculté d'exaltation, et c'est là une leçon impérissable. Pour lui, la Beauté est fille de l'Action ; les lignes et les rythmes qui la composent signifient le mouvement sans quoi rien n'existe. Si puissants que soient ses prestiges, ce n'est pas tout en art que l'Extériorité. Ce qui organise la Forme est supérieure à celle-ci ; c'est-à-dire la conception.

Or, tout ce qui anime l'œuvre se doit puiser par l'intuition dans l'Universel. Ne conçoit pas qui veut, ne crée pas qui prétend le faire à force de recettes. Il y faut les fécondations primordiales. Eschyle comme Valaoritis — car les deux sont de la même lignée héroïque — s'empare de la légende et l'emplit de sa foi, qui est elle-même une sublimation spontanée de l'âme de la race. Le peuple écoute et se reconnaît dans son âme et dans son verbe à lui.

Tel est le secret du génie.

Ah! le vieux géant de *l'Orestie* n'a guère joué de la petite historiette sentimentale; il est trop mâle pour cela. D'instinct pourtant, il savait son théâtre.

Je ne dis pas qu'il soit vain de le confronter avec le moderne Ibsen, et il ne m'étonnerait point que certains d'entre ceux, qui rêvent de renouer en Grèce la tradition théâtrale, y eussent songé. Cela peut leur fournir des indications intéressantes; mais l'excès de littérature est toujours nuisible à la scène et, à trop allégoriser, les dramaturges perdent souvent le bénéfice de convaincre directement par la passion.

M. Spyros Melas, dont les qualités de vigueur presque brutale ont consacré le jeune talent dès la représentation du *Fils de l'Ombre*, a tenté audacieusement, par son récent drame **la Maison ruinée**, d'enclore au sein d'un fait-divers toute l'angoisse qui s'attache au destin de l'Hellénisme.

Ce sont *les Burgraves* à l'envers, avec la légende en moins.

L'aïeul a bâti la maison qu'il lègue à ses fils avec menace de malédiction, s'ils ne la conservent. L'un des deux fils prend l'ascendant sur l'autre, épouse une femme dépensière, se laisse entraîner à la mauvaise conduite, fait des dettes et la débauche entre dans la maison. Mais le petit-fils, qui est allé faire un séjour à l'étranger, découvre la honte de ses parents et somme son père de lui remettre la direction de la maison. Le père sent que la vie facile va finir et ne s'y peut résigner.

Il s'arme d'un couteau pour aller tuer son fils dans sa chambre, où il le croit endormi. Mais le fils veille et, dans la lutte qui s'engage, c'est le père qui succombe.

Après une scène de larmes et de cris entre la mère et le fils, celui-ci se décide à partir au loin vers les lieux « où le soleil dore la croûte du pain ».

Voilà certes une œuvre puissante, bien ordonnée et qui témoigne d'un réel progrès dans cette branche des lettres néo-grecques. Elle a cette supériorité sur la **Melanchra** de Pandelis Horn qu'elle s'enracine plus directement dans la réalité crue.

La pièce de Pandelis Horn est un conte tsigane fort ingénieusement agencé pour des fins symboliques, et où la passion ne manque pas. Melanchra, la belle et forte tsigane, veut Nedo, qui est fils d'une princesse séduite par un Bohémien, et elle l'aura par tous moyens; elle le ravira à sa rivale Perouzé, qui s'en est emparée et qui, au surplus, ne manque pas d'adorateurs. Ceux qui la gênent dans son dessein s'entredétruiront, car il faut que le rêve soit réalisé, quelles que soient ses métamorphoses. Deux amours s'opposent et c'est le plus fou d'apparence qui triomphe.

C'est là du théâtre poétique, à la lecture duquel la qualité de la langue donne un grand charme.

Nous en dirons autant de la **Maria Pentayotissa** de Paulos Nirvânas, qui est bien un véritable poème en prose. Le sujet de cette pièce est emprunté à un récit populaire. Maria Pentayotissa, c'est la mangeuse d'hommes. Thanasis pour elle abandonne sa femme et se fait tuer bientôt par un rival plus heureux. Ce rival ne jouit pas longtemps de son succès.

Il est poignardé par un autre et la vengeance des villageois met le feu à la maison. Avec la rouille d'un vieux miroir métallique, la Pentayotissa s'empoisonne et meurt sur le cadavre de son amant. On a reproché à Paulos Nirvânas d'avoir déformé la réalité du personnage. Qu'importe, s'il nous a donné une œuvre conforme à son tempérament fait d'élégance, de finesse inquiète et de mesure. On a également incriminé, à propos des pièces de Nirvânas, l'influence de D'Annunzio. Je ne la crois pas très profonde.

Ce que l'on pourrait reprocher le plus à M. Nirvânas au point de vue théâtral, c'est son intellectualité analytique. Mais quiconque a suivi la courbe esquissée par cet esprit supérieurement averti de toutes choses ne peut qu'admirer la virtuosité qu'il manifeste. Nul n'est empreint d'une grécité plus authentique, nul n'est plus athénien au pur sens du mot. Avant toutes choses, Paulos Nirvânas est un artiste accompli.

Nitsa, quatre actes de Z. Phytilis remettent en scène la femme émancipée, riche, belle, artiste, véritable muse des poètes dont elle s'entoure. C'est la femme idéale d'une société utopique. Rebelle au préjugé, elle vient vivre à Paris. Nicos l'aime et la veut écarter de l'existence qu'elle affectionne; mais l'ascendant féminin triomphe. Je ne sais ce que cela pourrait donner au théâtre; mais un beau souffle d'illusion et de fantaisie traverse cette originale création.

La **Sainte-Barbe** du poète Sotiri Skipis pose également le problème de l'individualisme, mais c'est dans un décor pittoresque de village grec, et c'est la tradition qui triomphera sur le cadavre du non-conformiste. Audacieux lyrique, dont l'originalité se nourrit de Shakespeare, d'Ibsen, Skipis est tout entier dans cette œuvre nouvelle, avec toutes ses qualités et tous ses défauts, et c'est bien là un des meilleurs poèmes qu'il ait écrits. Est-ce du théâtre? Tel est le problème qui ne se peut résoudre qu'à la scène, car il semble bien que la poésie y domine l'action et que l'intellectualité y ait le pas sur le sentiment. *Sainte-Barbe* s'apparie à la *Triseugeni* de Costis Palomas et pas un de ceux qui liront ne saurait rester indifférent, tant à cause du fonds que de la langue elle-même, tous deux farouchement personnels.

Memento. — La trilogie dramatique de G. Vokos : *I Cathoki*, *To Ico-*

siéna, *I Megali Idéa*, vaut mieux qu'une simple mention. Il nous y faudra revenir. Ont également paru *Lyra*, anthologie poétique néo-grecque, par Jean Polémis; *Apanda*, du grand satirique Georges Souris, *O Apethantos*, poème de Skipis, *Poemata patriotica*, d'A. Galanos, *Stikhi*, de G. Lambelet, *Stagalmaties képhylla*, de Simone-Brouwer, *Apomnimonevmata coris*, d'Athanasis Mikas, *Pœdagoghiki Mythi*, de Peryalitis, etc. Nous en rendrons compte en notre prochaine chronique en même temps que des revues et des almanachs littéraires, dont celui de Skokos. La philologie byzantine et néo-grecque pleure la perte du savant professeur allemand Krumbacher, dont l'action fut féconde et considérable.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

Archéologie.

M. Sartor : *La Cathédrale de Reims*; Reims, Michaud. » »

Bibliographie.

Gustave Lanson : *Manuel bibliographique de la littérature française moderne, II, Dix-septième siècle*. Hachette. 4 »

Histoire

Henri d'Almeras : *Charlotte Corday*; Libr. des Annales. 3 50

Gilbert Augustin-Thierry : *La Mystérieuse affaire Donnadieu, 1802*; Plon. 3 50

Georges Delahache : *Alsace-Lorraine, la Carte au liseré vert*; Hachette. 3 50

Albert Mathiez : *La Révolution et l'Eglise*; Colin. 3 50

G. Pailhès : *La Duchesse de Duras et Chateaubriand*, d'après des documents inédits; Perrin. 7 50

Dr Rigby : *Lettres*, trad. de l'anglais par M. Baillet; Nouv. Libr. Nation. 3 50

Baron Marc de Villiers : *Histoire des Clubs de femmes et des légions d'Amazones, 1793, 1848, 1871*; Plon. 7 50

Littérature

G. Baffo : *L'Œuvre du Patricien Giorgio Baffo*, introd., essai bibliographique et notes par Guillaume Apollinaire; Bibliothèque des Curieux. 7 50

John Grand-Carteret : *Aventures galantes de quelques jolies femmes du XVIIIe siècle*, d'après Restif de la Bretonne; Albin Michel. 5 »

Alfred Marquiset : *Le Vicomte d'Arlincourt, prince des romantiques*; Hachette. 3 50

Cardinal de Retz : *Les plus belles pages du Cardinal de Retz*. Notice de Ch. Verrier; « Mercure de France ». 3 50

Jacques Trève : *Le Royaume des Ombres*; Libr. universelle. 3 50

A. van Gennep : *La Formation des Légendes*; Flammarion. 3 50

Tancrède de Visan : *Le Guignol lyonnais*, Bibliothèque régionaliste. 1 50

Philologie.

N. A. Della Rocca de Vergalo : *La Réforme générale de l'Ortografe*, suivie de nombreùs documants inédits; Lemerre. 5 »

Philosophie

Gabriel Dromard : *Les Mensonges de la Vie intérieure*; Alcan. 2 50

Poésie

Marcel Blin : *Les Légendes des Vieux 1807-1815*; « La Poétique ». » »

Jules-Gérard Jordens : *Voici l'Ame et la Chair*; Messein. 2 »

Francis Latouche : *Sonnets païens*; Londres, Siegle, Hill et Co » »